

personne et dans son action, dans sa formation et en ses motivations. Les mutations du monde arabe, par-delà l'ouverture de Jacques Berque et les liaisons populaires et idéologiques du phénomène rifain ont été également laissées en retrait ; le débordement d'intérêt pour la politique européenne a encore longuement sévi, comme en mineur a pesé l'entraînement à replier la lutte sur les formules simples de la guerre populaire. La problématique du Rif, sa place et sa signification, cependant, ont déjà été évoquées par Régis Blachère, et c'est dans la ligne de son intervention que je voudrais rassembler les conclusions.

## Rapport de synthèse

A l'ouverture du colloque, Charles-André Julien m'a sacré grand vicair. Je dois donc dire maintenant l'office du rapport de synthèse. J'en ai quelque honte, car j'ai souvent eu l'impression, au cours du colloque, d'être en présence d'anciens combattants du Rif, de quelque côté de la barricade qu'ils se soient trouvés, de quelque côté de l'Ouergha qu'ils se soient situés. Mme Morsy invoque le privilège de l'étranger pour parler du Rif ; non seulement je réclame ce privilège, mais je réclame aussi le privilège de la génération qui n'a pas connu *'âm er-Rîf*, « l'année du Rifain », et qui en parle donc par esprit comparatif, par esprit de relation ; et l'histoire est d'abord mise en relation, avant d'être recherche de spécificité.

Il est presque aussi difficile de se retrouver dans ce colloque que dans un maquis — ou dans le Rif même ; je prends donc la traverse, pour simplement m'interroger sur les lacunes qui demeurent, sur les problèmes qui restent en suspens, en prenant appui, même sans les nommer, sur les différentes contributions. Nous sommes entrés dans le Rif par la géographie, sur le rapport de M. Maurer, et terminons en reprenant pied au Maghreb. Mais, entre-temps, la question du Rif en lui-même, de la République du Rif donc, a été quelque peu négligée — et plus encore délaissée le problème historique que pose Abd el-Krim lui-même, dans sa

Tout d'abord, sur le Rif, il y a convergence, je crois, des analyses géographiques, par exemple sur le compartimentage et l'habitat, convergence des remarques de J.-L. Miège sur la densité et l'émigration, des observations de M. D. Hart sur la présentation segmentaire qui traduit une organisation politique, mais ces convergences doivent nous conduire plus avant pour trouver en quelque sorte les raisons socio-politiques qui ont porté l'insurrection du Rif.

Par-delà la répétition descriptive des formes segmentaires et des références religieuses, l'avancée doit se faire par la mise en rapport du Rif et du système *makbzen*, par la prise en compte de la désintégration qui laisse subsister les apparences sociales et politiques traditionnelles, qui les renforce même en exaltant les solidarités premières. Les liaisons peuvent même être négatives, en forme de réaction de défense, et le Rif réagit aux effets provocateurs et destructeurs des intrusions espagnoles et françaises, aux effets désagrégateurs de la pénétration impérialiste déjà. Cet arrière-plan de corrosion économique, de rapports coloniaux, de relations de commerce et de main-d'œuvre est masqué par le rejeu ou la reviviscence de liaisons et de conduites anciennes en un redoublement trompeur d'isolement et de fausse stagnation ou conservation. Il ne suffit pas de dire l'immobilisme du Rif, et le fonctionnement d'une organisation anarchique de petites républiques, puisque le pays change de l'intérieur en étant ruiné, puisqu'il est refermé sur de précaires équilibres internes, par la rupture des liaisons anciennes que provoque l'investissement colonial. Mais en réalité,

c'est le passage à un autre système de relations, fût-il destructeur.

Première mise en rapport donc, celui du Rif et du régime *makhzen*. Le *makhzen* est un système de commandement, qui laisse au reste paraître des analogies avec le régime turc, comme on le voit à travers le rapport de R. Davico. Ce système de commandement repose sur des relais d'autorité, d'autorité bien souvent militaire et religieuse, ou religieuse seulement. Et précisément, ce n'est pas dans le Rif isolé, mais dans ce jeu de relais, que se situe la famille d'Abd el-Krim, à ce point de jonction entre le Rif et l'ensemble marocain, par la médiation du droit coranique dont elle était porteuse, comme le montre le rapport de K. Brown, par cette fonction de juge qui offre un éventuel appel au-delà du droit coutumier d'une part, et permet d'autre part un contrôle sur une organisation politique que l'on croit autonome. La famille d'Abd el-Krim se tient dans la mouvance intellectuelle de Fès; passe là un rapport fondamental dans le champ méditerranéen, entre la campagne et la ville; le Rif s'ouvre, fût-ce en dissidence, non seulement vers le sultanat marocain, mais par correspondance et référence sur l'immense domaine de l'Islam.

Le Rif se situe ensuite entre le sultanat chérifien et les *presides* espagnols, et cette première pénétration coloniale modifie, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, la nature des réactions politiques, des réactions religieuses et culturelles certainement, et vraisemblablement, en secret, la nature de ses structures sociales.

Le Rif ensuite se trouve placé non seulement entre le régime *makhzénien* et les *presides* espagnols, mais également devant les convoitises impérialistes, les convoitises anglo-franco-germaniques, en ces rivalités qu'a retracées le rapport de J.-L. Miège. Mais, à nouveau, la famille Abd el-Krim se tient précisément dans ce nœud de rapports de forces et dans ce champ de relations, si bien que l'on voit cette famille et Abd el-Krim lui-même s'ouvrir en même temps à l'enseignement espagnol, à l'apprentissage des fonctions étrangères, au journalisme, jusqu'à être même pensionné de l'Espagne, comme l'a rappelé M. Sanchez Diaz; je suis plutôt M. Sanchez Diaz sur ce point qu'en sa référence multi-séculaire à un Rif qui n'aurait pas changé.

Pour comprendre Abd el-Krim, nous a gravement manqué le rapport que devait nous présenter Germain Ayache, sur sa formation et son entourage. Manque aussi, je le dis parce que c'est une

perte autrement cruelle, la présence parmi nous de Thami Azemmouri, qui avait entrepris justement l'étude de cette société rifaine et qui voulait aussi apporter sa contribution en traduisant ce texte qui ne constitue pas les véritables « mémoires d'Abd el-Krim », mais qui est le « mémoire » remis au colonel Sagnes en 1927, lors de l'éloignement à La Réunion. La traduction et le travail de Thami Azemmouri apportent notamment un éclairage de cette ligne d'interférences.

Pour élargir ce problème de la situation d'Abd el-Krim, je vais me livrer sommairement à ce parallèle promis entre Abd el-Krim et Abd el-Kader. Le parallèle est facile : même élection de chef, même terme d'« émir », et mise à profit de la déroute coloniale ; même recours aux armes et aux techniques européennes, jusqu'aux déserteurs ; esquisse qui se ressemble d'un Etat qui fait référence aux règles coraniques et à l'appartenance à l'Islam, en rupture des coutumes et des cadres confrériques ; ressemblance encore du gouvernement par l'entourage du conseil et la consultation démocratique ; même délégation administrative et même organisation et réglementation militaire. Mme Morsy faisait bien remarquer comment Abd el-Krim avait su se saisir de toutes les occasions pour construire en quelque sorte sa propre réplique à l'intrusion coloniale ; même pratique des négociations et habileté diplomatique ; même jeu que l'on pourrait faire sur la frontière indéterminée du traité de la Tafna, sur l'oued Keddara, et de la frontière de l'Ouergha ; d'autre part, même fin, si l'on peut dire par reddition. Ce parallèle a été fait par Robert Montagne ; mais Robert Montagne l'a inscrit dans cette imagerie cyclique d'éternel retour de la prophétie et du chef guerrier, qui place précisément le Maghreb hors de l'histoire, et qui définit la vision coloniale du Maghreb.

Si l'on suit en particulier le rapport d'Abderrahman Youssoufi, si l'on revient d'autre part à ce qu'a été l'entreprise d'Abd el-Kader, on s'aperçoit que les deux tentatives ont été la mise en état de guerre d'un pays et d'une population. Les institutions, l'organisation se rapprochent du reste, parce qu'elles sont cette tentative de réponse collective, par état de guerre à l'invasion étrangère. C'est un système de défense mais ce système change tout, parce que l'ennemi n'est plus le même. L'ennemi n'est plus l'ennemi intérieur voisin, celui qui était compris dans les échelles et les relais d'autorité que donnaient les anciennes formes de souveraineté, qu'elles

soient turques ou qu'elles soient makhzénienne. L'ennemi, c'est l'ennemi colonial, c'est-à-dire — que ce soit Bugeaud, que ce soit Pétain — un ennemi qui veut l'occupation. La différence fondamentale entre les agressions précapitalistes, si je puis dire, et les agressions de la colonisation capitaliste, est que seul le capitalisme a besoin de l'occupation dans sa colonisation. Et c'est précisément ce qui fait la différence de la réponse que donnent aussi bien Abd el-Kader qu'Abd el-Krim, puisqu'ils ne peuvent riposter que par le sursaut collectif à cette menace d'occupation capitaliste.

C'est alors que l'on comprend la réponse que fait Abd el-Krim. Cette organisation interne des résistances, qui ne peut être que regroupement nouveau dans la brisure des cadres confrériques, et même dans la brisure des systèmes de parenté dont on veut faire l'explication exclusive d'un monde maghrébin immobile et clos. Cette brisure est une esquisse nationale, car elle est une nouvelle forme collective de résistance ; c'est alors la guerre elle-même qui est modifiée ; ce n'est plus l'incessante rébellion, la chaîne des soulèvements répétitifs, mixtes de violence économique et de violence religieuse contre des forces voisines et semblables : c'est la guerre populaire dont l'exemple sera célébré par Ho-Chi-Minh, le contemporain ; aujourd'hui, par Mao Tsé-toung.

Cette promotion, si l'on peut dire, du Rif, sous l'agression coloniale n'est possible que parce que Abd el-Krim, comme Abd el-Kader, répond par une transformation politique de ce qu'était l'organisation sociale antérieure. Mais Abd el-Krim, en cet effort, va plus avant qu'Abd el-Kader ; du reste, leur trajectoire le montre : l'un subsistera dans la soumission à la France et dans une culture passéiste et relativement fermée ; l'autre s'ouvrira, parce que sa formation était déjà renouvelée, à un regard multiforme sur les luttes de libération du Maghreb et du monde, ce qui nous vaut ses déclarations et ses interprétations des années qui ont suivi 1947.

Cette ouverture d'Abd el-Krim lui vient probablement de sa situation au revers des années 1920, ce tournant qu'évoquaient J. Berque et R. Davico, ce moment de secousses et de mutation du monde, du monde arabe déjà ; et la République du Rif se trouve insérée dans cette grande chaîne des transformations révolutionnaires anti-impérialistes.

Par-delà Abd el-Krim et par-delà le Rif, nous atteignons ainsi la périphérie européenne ; c'est-à-dire la périphérie de la colonisation et de l'impérialisme. Je ne joue pas le provocateur en renversant les termes : c'est simplement que je veux marquer par là l'insistance nécessaire sur ce qu'a été le Rif, et maintenant passer brièvement sur les contributions qui ont dégagé les caractères du retour d'offensive européenne, espagnole ou française. Dans la conquête du Maroc, il y a superposition des colonisations et de l'impérialisme. Celui-ci apparaît dans la rivalité des grandes puissances, dans les opérations militaires, à travers également les visées de la colonisation agricole, à travers les investissements bancaires, sur lesquels on a peut-être été trop discrets, car ils sont bien réels et ont un rôle dans la conquête du Maroc. Par contre, la compréhension de l'occupation militaire a été fortement renouvelée dans ce colloque et précisément les divergences entre écoles militaires : celle de Lyautey et celle de Pétain ; on le doit au très riche rapport de D. Rivet.

Cette collusion entre la colonisation et l'impérialisme, cette expansion militaire s'imbriquent dans l'idéologie nationaliste française, dans une idéologie nationaliste de grande ou de moins grande puissance, entre la France et l'Espagne, et l'Italie même. Dans cette imbrication, les deux écoles militaires sont l'une et l'autre et tout autant coloniales — je dois le dire en faisant quelque peine à Charles-Robert Ageron, comme le socialisme français, à l'exception de l'aile gauche très étroite autour de Zyromski, est colonial quelles que soient les tendances entre lesquelles il se partage. Il existe certes des conceptions différentes de la colonisation, mais demeurent l'esprit de tutelle à défaut de mainmise totale, la volonté de soumission, fût-ce au nom de la diffusion de la civilisation, de la défense des intérêts et de la mission de la France.

Il est très curieux, comme l'a manifesté le rapport de J. Meyer sur l'Espagne, de constater que c'est à la conjonction de cette colonisation militaire et de ce nationalisme métropolitain que grandit le fascisme. Il y aurait un développement à faire, je crois, sur le faciès colonial du fascisme, et ce faciès colonial est précisément illustré — on l'a vu ici directement sur les images d'actualité qui nous ont été projetées — par l'appartenance conjointe de Pétain et de Franco par-delà Primo de Rivera et, d'autre part, dans le rapport de R. Davico, par l'action de Badoglio en Libye. Cette action mili-

taire apparaît même comme une préfiguration du déploiement de puissance des Etats-Unis en des années proches ; elle joue de la disproportion des forces et écrase le pays sous les obus et sous l'aviation, elle agit par la décimation des populations. Dans l'écrasement monstrueux des résistances à la colonisation, se prépare le transfert vers les métropoles de cette contre-révolution militaire qui se proclame « rénovation nationale », parce qu'elle est mue par la peur devant la récession de l'impérialisme et la révolution mondiale. Le déséquilibre des forces exprime justement le caractère contre-révolutionnaire de cette guerre, tandis que l'idéologie nationaliste de grande puissance le justifie.

Là, je crois, malheureusement — il ne faut pas jouer les innocents —, que l'opinion française n'est pas innocente, même quand on l'a dite indifférente. Avec l'exposé de Paul Isoart, nous avons vu s'affirmer au Parlement, en dehors de l'opposition communiste, un large consentement colonial, une quasi-unanimité, quelles qu'aient été les critiques sur les méthodes et les dessous des opérations. L'indifférence qu'on a relevée dans l'opinion française n'est qu'une forme d'acceptation, puisqu'il n'y a pas de remise en question ; elle dit, par le désintérêt même, que la colonisation va de soi ; elle exprime ou cache une connivence profonde entre ce que fut l'entreprise coloniale et ce qu'est la structure sociale française et l'idéologie dominante, nationaliste ; la colonie offre des compensations inavouées dans le grossissement de la plus grande France. C'est justement ce qui fait l'héroïsme de cette trouée momentanée qu'a été la campagne communiste pour le Rif d'Abd el-Krim, contre la guerre, parce que précisément elle s'élevait contre cette pesée dominante en France.

Plus longuement que sur cette périphérie européenne, je voudrais maintenant m'arrêter en cette immense banlieue méditerranéenne, qui est celle des pays voisins du Maghreb, évoqués tout à l'heure, et cette banlieue plus lointaine qui s'étend jusqu'au Machrek, qui naît de la décomposition de l'Empire ottoman dont parle le rapport de R. Davico ; le retentissement de la République et de la guerre du Rif se prolonge dans l'ensemble du monde arabe. Les contributions de Mohamed Anis, de R. Davico, de M. Chérif, les observa-

tions et réflexions d'A. Laroui convergent pour montrer qu'il existe deux niveaux, et deux niveaux que je dirais presque de classe, car ils jouent à travers les rapports de domination qui s'établissent entre les villes et les campagnes, deux niveaux qui sont également deux degrés d'intérêt vis-à-vis du soulèvement d'Abd el-Krim.

Alors que le Wafd comme le Destour conservent une certaine distance, une certaine défiance devant le mouvement d'Abd el-Krim, c'est à la base que les réactions et les entraînements se produisent. Le rapport de M. Chérif est ici remarquablement éclairant. Au niveau, disons, élitaire, les partis bourgeois, s'ils ne l'ignorent pas, jugent l'œuvre d'Abd el-Krim du haut de leur savoir-faire citadin ; parce que, politiquement, ils pensent en termes d'opposition parlementaire qui n'accepte l'adhésion populaire que pour se déléguer représentants du peuple, ils se méfient d'un mouvement de masse qui tire sa force de la violence paysanne ; ils aspirent enfin au pouvoir dans un Etat circonscrit en ses frontières politiques égyptiennes ou tunisiennes, tandis que les sentiments populaires vont à l'Islam et à l'arabisme. Le niveau de base est fait d'ébranlements locaux, des contagions de résistance, d'ouvertures précisément à d'autres entreprises de soulèvement qui ne se réduisent pas à la manifestation de quelque spécificité, à l'action de l'ineffable, de l'inorganique ou du spontané, mais se rapportent à la lutte contre la pénétration coloniale. Et là, à nouveau, nous ne touchons pas seulement aux rapports de la ville et de la campagne, pas seulement à ce que j'ai évoqué comme étant les bases anciennes de tribu, à travers les systèmes de parenté ou les partages segmentaires. Nous touchons à la forme politique nouvelle qui s'élabore, qui est la forme nationale. Cette forme nationale est précisément ce qui inscrit la lutte d'Abd el-Krim dans une histoire plus longue, comme vient de nous le rappeler la contribution de M. Zniber. Cette lutte nationale, même si elle hésite encore en son dessein, situe Abd el-Krim entre Abd el-Kader et la guerre d'Algérie, ou la guerre d'Algérie, la guerre du Vietnam et la lutte palestinienne.

Je n'ai pas l'habitude de reprendre à A. Laroui son langage abstrait, qu'il a heureusement dépouillé aujourd'hui ; je ferai une seule entorse pour dire seulement que le devenir national des pays dominés, ceux qui ont subi ou subissent la colonisation et la domination impérialiste, est fait, en sa première phase, de négativité, parce que la nationalité naît dans cette domination même. Ce tra-

vail national s'effectue justement dans la rupture des formations sociales, dans la ruine économique et dans la destruction des rapports politiques antérieurs qui au reste n'avaient rien de purement politique. Mais les liens coutumiers, les croyances et les fidélités locales se distendent, pour l'essentiel ; les formes culturelles et religieuses, les structures mentales collectives demeurent, ou plutôt se transposent en liaisons plus larges aux dimensions de l'Islam et du monde des résonances arabes ; elles servent à la résistance anticoloniale, et le nationalisme s'investit en elles. Quand Abd el-Krim, comme Abd el-Kader déjà, conduit son œuvre de transformation politique, il le fait sur le mode religieux ; mais, au Rif, alors que les bases sociales cèdent, l'ébranlement est plus profond ; l'éveil politique reste cependant encore immergé sous une idéologie qui n'apparaît pas directement nationale. L'achèvement des ruptures culturelles se trouve, pour partie, retardé, comme en suspens, en attente d'une libération radicale, toujours à reprendre ou aujourd'hui encore à venir, que l'ennemi longtemps interdit.

Et ces moments d'éclatement, comme l'émergence de la République du Rif, secouent en même temps l'univers impérialiste, se joignent à cette chaîne qui, progressivement et par saccades, ruine l'impérialisme. Et c'est ainsi qu'après celle qu'a dégagée A. Laroui, on peut tirer une deuxième leçon du discours d'Abd el-Krim, et ce discours ne peut être interrompu : c'est la leçon de la lutte contre l'impérialisme.